

**VICTOR ROUART**  
avec **Luc-Antoine Lenoir**

# **COMMENT POURRAIS-JE PARDONNER ?**

**Le récit sans concession  
d'un rescapé du Bataclan  
contre le fanatisme**



Comment pourrais-je pardonner ?

Des mêmes auteurs

Luc-Antoine Lenoir, *Résister sur les mers : une histoire de la Marine française libre*, Le Cerf, 2018.

Victor Rouart  
avec Luc-Antoine Lenoir

# Comment pourrais-je pardonner ?

LÉditions de  
Observatoire

ISBN : 979-10-329-1893-7  
Dépôt légal : 2021, septembre  
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2021  
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*Ce livre est dédié  
à toutes les familles endeuillées  
par les attentats terroristes  
qui ont été perpétrés dans notre pays,  
et à tous les héros qui, chaque jour,  
sauvent de nombreuses vies,  
le plus souvent dans l'ombre.*





## Les aigles de la mort

Le train était à l'heure. Ce vendredi après-midi 13 novembre 2015, l'automne s'abattait doucement sur Nantes, que je m'apprêtais à quitter pour quelques jours. À Paris m'attendaient plusieurs concerts : U2 le dimanche soir, les Foo Fighters le lundi, et les Eagles of Death Metal qui étaient en représentation ce soir-là au Bataclan.

Dans la gare puis en montant dans le wagon, j'expérimentai cette légère paranoïa, dont je n'étais sans doute pas le seul coutumier, qui me poussait à regarder autour de moi en imaginant une attaque. Une légère anxiété diffuse, instinctive, avant que le cerveau ne retrouve le sens des probabilités, et qu'on classe l'affaire en soi comme un mauvais scénario. L'atmosphère était assez lourde depuis le début de l'année en France. Le pays avait été endeuillé en janvier par les attentats de *Charlie Hebdo* et de l'Hyper Cacher de la porte de Vincennes. S'en étaient suivies, tout au long de l'année, différentes attaques, qui rappelaient que Daech, et d'autres organisations terroristes islamiques, faisaient toujours de nous des

## *Comment pourrais-je pardonner ?*

cibles de choix. Je repensai un instant à l'attentat manqué, en août, dans le Thalys reliant Amsterdam à Paris, avorté grâce à l'intervention de trois Américains en voyage. Mais rien à l'horizon aujourd'hui : le hall était abandonné à ses quelques vagabonds habituels, avant les paquets de voyageurs pressés, délivrés de leur semaine de travail. J'avais une heure ou deux d'avance sur le déferlement. Le week-end démarrait et j'allais profiter de quelques jours de réjouissances pour vivre ma passion de la musique et voir mes amis. Je me dirigeai vers la voie dédiée à mon train, m'installai à ma place et quelques minutes plus tard, les portes se refermèrent pour le départ. L'arrivée du train était prévue à 18h14. J'avais pris l'habitude de ne jamais me défaire de mon lecteur mp3, et le lançai sur ce groupe que je connaissais si peu et que je devais voir le soir même. Il y a quelques années, j'avais retenu une de leurs chansons dans un banal spot publicitaire. Guitares hurlantes et rythmées, le son m'avait paru entraînant et simple. C'était à n'en pas douter des musiciens faits pour la scène. Aussi avais-je fait pour la première fois une exception en achetant des billets de concert pour des artistes dont je ne connaissais quasiment rien. Le voyage me permettrait de découvrir quelques autres morceaux.

La fatigue et l'immobilité m'amènèrent vite à me laisser envahir par mon autre anxiété, celle-là plus rationnelle et plus obsédante. Celle de mon absence de « situation ». Je repassais sans cesse ce film imposé. Deux ans auparavant, j'avais abandonné mes études

## *Les aigles de la mort*

de droit. L'écho des fêtes étudiantes ne résonnait plus, il ne restait que l'amertume du diplôme raté, d'autant plus grande que le succès aurait été facile avec un peu de sérieux. J'avais ensuite projeté de travailler dans la production musicale, m'abandonnant au choix de la passion que m'avait transmise mon père. Il était en train de créer son propre studio d'enregistrement, et travailler à ses côtés était une opportunité à ne pas négliger. Encore une fois, la lassitude et la pusillanimité avaient fini par reprendre le dessus. Je n'étais pas convaincu d'être assez compétent et d'avoir la patience pour apprendre un métier aussi technique. L'idée de suivre une formation de plusieurs années me décourageait. J'en étais malade, mais je persistais à préférer le stress de l'inaction à celui de la découverte. À 29 ans, je regardais mes amis et connaissances s'établir, leur inconscience sereine devant les grands choix de vie renforçant plus encore ma peur de mal faire. Ils me répliquaient souvent que je ne manquais de rien, sauf de confiance en moi. Certes, j'avais la chance de ne pas avoir d'urgence financière. Ma famille m'avait toujours protégé, et beaucoup donné culturellement. Mais j'étais surtout devenu accro à cette mélancolie des trajectoires manquées. J'imaginai tous les possibles pour tous les regretter. Et je ressassais la cruelle idée que la meilleure période de ma vie était désormais derrière moi.

Cet à quoi bon structurel n'empêchait pas pour autant les moments de gaieté. Le présent m'offrait toujours des occasions de me réjouir. Certaines

*Comment pourrais-je pardonner ?*

perspectives de court terme m'enthousiasmaient et ma vie sociale me semblait suffisamment dense, d'autant que ne me venait jamais l'idée de me plaindre en public. Quelques rares amis connaissaient mes petites éclipses, et je préférais tout autant rire avec eux plutôt que de les entretenir de mes introspections. J'avais une famille présente, une santé de fer, une petite amie depuis peu. Je soignais le quotidien et, à défaut d'un employeur ou d'un projet particulier, je tenais un planning fait de sport, de bons déjeuners, de balades et surtout de lectures. Je me passionnais sincèrement pour l'époque. Je lisais la presse et enchaînais les essais d'actualité. Le week-end était le temps des expositions, des soirées et des concerts, comme celui qui m'attendait.

Entre ces quelques contemplations infructueuses et une courte sieste, le voyage fut rapide. Je sortis sans crainte de la gare Montparnasse, mes éventuels doutes sécuritaires distraits par l'animation parisienne que je retrouvais. Je traînai ma valise jusqu'à la station de taxis, en m'allumant une cigarette. Les écouteurs n'avaient pas quitté mes oreilles. Le hasard m'offrit une chanson d'un de mes groupes préférés, Stereophonics. Les choses se présentaient bien. En route, j'appris que je devais retrouver des amis après le concert, ce qui embellissait d'autant les heures à venir. Pavé humide, scintillements : j'aimais toujours ce trajet entre avenues et petites rues pour revenir au vieil appartement de famille qui me servait de pied-à-terre. En entrant, j'y retrouvai Arthur, un ami nantais qui cherchait un logement

## *Les aigles de la mort*

et que j'avais proposé de loger provisoirement. Je jetai ma valise et nous prîmes une bière. J'attendais Pierre, un autre ami qui devait m'accompagner au concert. La première partie était à 20 heures, nous disposions d'un peu de temps devant nous.

Pierre arrivé, nous prîmes un VTC en direction du 50 boulevard Voltaire, dans le 11<sup>e</sup> arrondissement. J'appréciais le Bataclan, cette salle aux allures de temple chinois avec un toit en forme de pagode. Une architecture fantaisiste bienvenue dans l'ensemble parfois austère de l'est de Paris, malade de constructions récentes toujours plus insipides. J'aimais surtout la physionomie de la salle, et l'ambiance qui y régnait. Accueillant environ 1 500 personnes, elle était loin des capacités de Bercy ou du Zénith, n'était pas aussi prestigieuse que l'Olympia, mais brillait par sa convivialité et la proximité avec les artistes sur scène. Un bar dès l'entrée de la salle et devant la fosse me permettait à chaque fois de prendre des pauses dans mon exigeant métier de fan, et de choisir de passer une soirée de bistrot si les artistes du jour me lassaient.

Il était environ 20 heures lorsque le véhicule nous déposa, Pierre et moi. Je ressentais dans la rue l'air aventureux du vendredi soir à Paris. Nous rejoignîmes la petite file d'attente des personnes massées devant l'entrée. Les vigiles de l'établissement procédaient aux habituelles fouilles corporelles et à la vérification des billets. Une fois à l'intérieur, nous déposâmes nos affaires au vestiaire. En entendant

## *Comment pourrais-je pardonner ?*

au loin la première partie qui commençait à jouer, les premiers applaudissements de la foule, j'éprouvai cette excitation traditionnelle d'un concert rock. Les notes basses font frissonner, l'euphorie vient, comme la curiosité de l'événement qui va se produire. En entrant dans la salle, je découvris au loin ce premier groupe, en fait un simple duo, mais qui produisait un son puissant et plein d'énergie. Mais mon premier rendez-vous était au bar, encore une tradition. L'endroit était idéal pour observer le concert, le public, pour prendre ses marques en toute tranquillité avec une bière. Je détaillai le visage des personnes présentes. L'envie de fête, d'insouciance était palpable. C'était la débauche après l'effort de la semaine et les gens avaient le visage badin. Dans ce délassement général, le chanteur s'évertuait avec un succès relatif à attirer l'attention vers la scène. Peu d'attention était encore portée aux musiciens, la fosse restait à moitié vide. Tandis que la fin de la représentation approchait, nous quittâmes la salle pour rejoindre l'espace fumeur situé à l'extérieur, à côté de l'entrée. Nous échangeions des propos classiques de bambocheurs : allait-on rejoindre la soirée qu'on nous avait proposée après le concert, rue de la Roquette ? Pierre voulait-il venir au concert des Foo Fighters, lundi à Bercy ? À quoi les « Aigles de la mort » de ce soir ressemblaient-ils ?

Retour dans la salle. Il était 20 h 40 à mon téléphone. La première partie avait quitté la scène, des techniciens s'affairaient à déplacer le matériel. Le public était encore plus désinvolte, pour une bonne

## *Les aigles de la mort*

partie affairé à deviser, un verre en plastique à la main. C'était d'ailleurs à mon tour de commander, et je pris deux nouvelles bières, puis nous nous éloignâmes du comptoir afin de réfléchir à la question stratégique lors d'un concert en placement libre : « Quelle est la meilleure place ? » Nous étions situés à gauche du bar, la visibilité était bonne. Il y a des artistes qu'on regrette de n'avoir jamais pu voir, d'autres qu'on attend impatientement et, pour certains mélomanes passionnés, ceux que l'on va voir par simple curiosité, sans admiration particulière. Je n'attendais rien de spécial de ce soir, rien d'autre qu'une soirée agréable et quelques sensations sonores. Aussi était-il judicieux de rester ici, pour enchaîner les verres et pouvoir continuer à bavarder. Mais un problème logistique apparut : le paiement des boissons ne pouvait s'effectuer qu'en espèces, et nous avions utilisé tout l'argent liquide dont nous disposions. Étant dans l'impossibilité de satisfaire l'envie du moment, les plans allaient changer. Il restait de la place dans la fosse située quelques mètres devant nous. Les vrais amateurs du groupe, arrivés probablement longtemps à l'avance, étaient concentrés devant la scène et il restait un espace assez large à l'arrière de la salle. Après une courte réflexion, et l'ambiance commençant à s'échauffer, nous décidâmes de descendre les quelques marches devant nous. Il était presque 21 heures, le matériel du groupe était en place, il ne manquait plus que l'arrivée des musiciens.

Je m'étais retrouvé à peu près au même endroit lors de mes deux premières venues et pourtant,

## *Comment pourrais-je pardonner ?*

cette fois-ci, mon impression était différente. Pour je ne sais quelle raison, la salle me paraissait plus petite qu'à l'accoutumée. Se rapprocher de la scène pouvait aussi nous permettre de trouver un élan de motivation et de retrouver une énergie qui nous faisait, il faut le dire, un peu défaut depuis notre arrivée. Je regardais autour de moi et derrière au niveau du bar. Je voyais des jeunes, des moins jeunes, des hommes, des femmes de tous styles vestimentaires, du plus classique au plus extravagant. Il y avait dans ce concert à guichets fermés des fans survoltés et des observateurs plus économes de leur enthousiasme. Les Eagles of Death Metal avaient attiré un public particulièrement disparate.

Les lumières s'éteignirent, les cris d'excitation résonnèrent dans un court instant d'obscurité. Encore une tradition qui me plaisait. La scène s'illumina enfin. Les membres du groupe firent leur apparition sur la scène. Les acclamations redoublèrent, traversant la salle de toutes parts. Je pouvais à présent voir à quoi ressemblaient les musiciens et je fus surpris. Dans mon imagination, ils avaient un look proche des groupes de heavy métal des années 1980-1990, avec les cheveux bouclés, chemises ouvertes et jeans troués. Devant moi, les membres avaient un style bigarré, certes « rock », mais avec des touches fantaisistes pour chacun d'entre eux. Le guitariste soliste, chauve et avec une énorme barbe grise, me faisait penser à un membre du groupe ZZ Top, sinon carrément à un père Noël de novembre, encore sans emploi et en tenue de



## *Les aigles de la mort*

bricolage. Je trouvais le chanteur étonnant, avec ses bacchantes tombantes et sa coupe de cheveux digne des standards américains des années 1950. Il me faisait penser au père de famille presbytérien des *Simpson*, Ned Flanders. Mais son énergie sur scène était communicative. Il commença à provoquer la salle en hurlant quelques mots, et le groupe démarra instantanément, pied au plancher.

Les fans semblaient aux anges. J'esquissais un léger sourire en me disant que la soirée était lancée et que ce groupe pourrait nous réserver de bonnes surprises. L'ambiance était guillerette et, avec Pierre, nous convenions que la première impression était plutôt positive. Les personnes les plus proches de la scène sautaient dans tous les sens et le chanteur haranguait la foule pour obtenir toujours plus d'ambiance et de mouvement. Un vrai concert de rock. À la fin du premier morceau, les cris, les applaudissements et autres manifestations d'allégresse se faisaient entendre. Le public était en délire. Je partageais de plus en plus l'engouement général. Le groupe enchaîna avec un titre que nous attendions, le seul que nous connaissions vraiment, celui de la fameuse publicité, « Don't Speak ». Je me tournai vers Pierre en souriant en signe d'approbation. Les titres s'enchaînaient rapidement, l'ambiance ne retombait pas. Je ressentis, au bout de quatre ou cinq morceaux, une nouvelle envie de souffler. Je pensai à la suite de la soirée et me promis de rentrer chez moi sans passer voir mes amis, pour être plus en forme demain. Je voulais profiter du week-end,

### *Comment pourrais-je pardonner ?*

tout serait plus simple ainsi. Nous étions toujours à l'arrière de la fosse, excentrés et sur la gauche, tout près des quelques marches qui séparaient la zone du bar du parterre.

Il était 21 h 30. Les Californiens venaient de démarrer un nouveau morceau quand un détail attira notre attention. Nous distinguions des sons étranges dont la provenance était encore inconnue. Probablement un problème d'amplification ou de sonorisation, rien de grave. J'essayai de me concentrer sur la scène, mais au fil des secondes, les sons devenaient de plus en plus présents. Je me tournai à nouveau vers Pierre, la mine interrogative. Je ressentais ce léger agacement qui naît lorsqu'un élément perturbe un spectacle, comme une sonnerie de téléphone ou un voisin trop remuant. Puis, comme une vague, le tracas se mua en inquiétude dans l'ensemble de la foule. L'étonnement se lisait sur les visages, avec un fond de crainte. Une réaction psychique collective avait lieu, peut-être semblable à celle d'une nuée d'oiseaux visée par un tir de chasseur. Une certaine confusion s'empara de la salle. Malgré la puissance des instruments et l'énergie déployée par les musiciens, le bruit non identifié augmentait et semblait se rapprocher. Le problème ne venait visiblement pas de la scène, mais bien de l'arrière de la salle. Le groupe continuait à jouer, mais les esprits se concentraient sur la perception de ce danger. L'anxiété collective grimpait en flèche. Nous étions assez éloignés de la porte d'entrée et il nous était impossible de trouver une

## *Les aigles de la mort*

explication rationnelle. Les bruits ressemblaient à des explosions ou à des coups de boutoir.

Le son monta encore d'un cran et provoqua enfin, brutalement, une réaction du public. Instinctivement, le réflexe de toute la fosse fut de s'accroupir. Les jeux de lumière du concert ajoutaient une dimension surréaliste à l'instant. Je doutai encore quelques secondes que les bruits fussent ceux de mitraillettes. Nous étions en France, dans le centre de Paris, un vendredi soir, dans une salle de concert, pour assister à la représentation d'un groupe, pour boire, faire la fête, profiter des plaisirs auxquels nous étions habitués. Le malentendu se dissiperait et nous en serions quittes pour quelques éclats de rire sur notre propre paranoïa. Certes, la musique s'était arrêtée. Mais malgré la confusion, un semblant de calme revint. La foule commença même à se relever. Mais les bruits reprirent d'un coup, déchirant ce silence et cette fausse paix d'un instant. Je l'acceptai d'un coup : il s'agissait de coups de feu. D'une puissance monumentale dans cette salle faite pour amplifier, canaliser, magnifier les sons. Je sentis mon cœur frapper et je repensai furtivement à ma pauvre petite angoisse au moment de monter dans le train, plus tôt dans la journée. « Idiot, pensai-je, ce n'était pas cet après-midi mais ce soir. » Une seconde après, un dernier espoir m'anima alors. Il pouvait s'agir d'un règlement de comptes, d'un assassinat ciblé ! Ce déni ne fut pas long à s'évaporer. Un homme surgit de l'autre côté de la salle et hurla en courant : « Ils nous tirent dessus ! » Le cauchemar commençait.

## *Comment pourrais-je pardonner ?*

Satan s'était invité à la soirée et avait décidé de faire du Bataclan un enfer sur terre.

Je sentis une montée d'adrénaline fulgurante me transformer, me mettant en tension et me permettant de discerner, très rationnellement, le vrai du faux. Je venais de comprendre, d'accepter qu'il ne s'agissait pas d'un « fait divers », mais bien d'une action menée par des hommes déterminés à faire un carnage. Je ne voyais pas les terroristes, mais j'imaginai très bien à quoi ils ressemblaient et quelles étaient leurs motivations. Le contexte national et international, les mécanismes de protection que nous mettons inconsciemment en place ne nous laissent aucun doute. Je sentis pour la première fois de ma vie la mort devant moi ; la probabilité réelle de ne pas passer l'épreuve à venir. Mon corps, tout entier mobilisé, me commanda de fuir. Les spectateurs se ruèrent vers les issues de secours sur les côtés proches de la scène, provoquant instantanément des goulots à leurs abords. En retrait, en retard, je m'étais retrouvé parmi les tranches exposées aux tirs. Nous hésitions, nous nous croisions comme des lapins trop nombreux à l'ouverture de la chasse. Les tirs étaient bien ceux d'armes automatiques. Ils se mêlaient aux cris d'effroi, de panique, aux pleurs de peur et de douleur. Des petits moments d'apesanteur sonore punctuaient les rafales, lorsque les terroristes rechargeaient leur arme.

Toute la concentration collective se portait sur la survie et rien que la survie. Confrontés à une situation inédite, nous découvrons les instincts primaires de l'homme, ce qui l'a forgé. Les mouvements de

*Comment pourrais-je pardonner ?*

que j'ai fréquenté. Aux kinés et infirmières libéraux. Aux ambulanciers qui m'ont transporté lors de mes nombreux allers-retours. À Luc-Antoine et Alexandre qui ont rendu la réalisation de ce livre possible. À Muriel Beyer, Séverine Courtaud et Nolwenn Lavigne des Éditions de l'Observatoire pour leur confiance. Au CFPJ, au *Figaro*. À tous ceux qui, directement ou indirectement, m'ont aidé durant ces années difficiles et m'ont permis de retrouver la joie de vivre. Du fond du cœur, merci.

## Table

1. Les aigles de la mort.....	9
2. « Réanimation ».....	41
3. La France « résiliente »... et immobile .....	67
4. Élection présidentielle : les costumes avant le terrorisme.....	99
5. Lâchetés d'État et autocensure des médias.....	115
6. Amnésie collective et terrorisme du quotidien .....	125
<i>Conclusion. Une dernière chance.....</i>	143
Sélection musicale de ma convalescence .....	153
Remerciements.....	155